MAURICE
CHAMPAGNE

ILLUSTRATIONS
DE
R-GIFFEY

LA VENTURE

DE

NICOLAS CORBIN

LIBRAIRIE CH. DELACRAVE 15 RUE SOUFFLOT-PARIS

Library of the
**National
Air Museum**

★ C. G. B. Stuart Collection ★
★ Presented by the ★
★ National Aviation Club ★
★ Washington, D. C. ★
★ 1960 ★

L'AVENTURE
DE
NICOLAS CORBIN

L'AVENTURE
DE
NICOLAS CORBIN

PAR
MAURICE CHAMPAGNE

ILLUSTRATIONS DE RENÉ GIFFEY

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

845
244
1840
11801

L'AVENTURE

DE

NICOLAS CORBIN

CHAPITRE PREMIER

LA NUIT DU 14 MAI 1903

Cyclone ou bolide ?

La nuit du 14 mai 1903 se signala, à Chicago, par deux événements qui, pour n'avoir entre eux aucune sorte de rapport, n'en furent pas moins d'une gravité telle que tous les journaux de la ville, à commencer par la *Tribune*, le *Herald* et l'*Introcean*, s'en emparèrent aussitôt.

Les faits valaient d'ailleurs la peine d'être signalés.

Qu'on en juge.

Tout d'abord, le Temple maçonnique et le Tacoma, deux des plus hautes maisons de la ville, c'est-à-dire deux de ces monuments qui s'élèvent à la hauteur prodigieuse de dix, douze, quinze, dix-huit et même vingt étages, avaient eu leurs toitures en partie emportées, fauchées, rasées, comme au passage d'un effroyable cyclone.

Fait à signaler, l'Auditorium et le Monadnock, autres immeubles également gigantesques, n'avaient pas souffert.

En ville, d'ailleurs, on ne s'était aperçu de rien.

Seuls les locataires des étages supérieurs des habitations endommagées avaient été réveillés en sursaut par un bruit qu'ils comparaient tous à une détonation violente, à un coup de canon.

Cela avait duré environ dix secondes pour le Temple maçonnique, près d'une demi-minute, par contre, pour le Tacoma.

Ce temps écoulé, tout était rentré dans le silence, et, en gens pratiques pour lesquels tout compte ici-bas, même le sommeil, les locataires desdits immeubles s'étaient promptement rendormis.

C'était au jour, seulement, que les dégâts avaient été constatés.

Le premier soin, tout naturellement, avait été d'en rechercher la cause.

Comme il s'agissait là de résoudre un problème quelque peu insoluble, les avis furent tout aussitôt partagés.

Les uns soutinrent que l'événement était dû à une trombe ou à un cyclone. Les autres penchèrent pour la chute d'un énorme bolide.

On l'avait trouvé pendu dans son laboratoire.

Il y avait là, on en conviendra, quelque chose d'étrange.

Suicide, ou assassinat ?

Pour comble de surprise, le second événement, bien que d'une tout autre nature, possédait, lui aussi, son côté mystérieux et quelque peu inquiétant.

Les journaux annonçaient, en effet, la mort du docteur Abraham Wigson, un homme qui, quelques années plus tôt, avait été une célébrité dans la ville et n'avait pas peu contribué, par sa fortune colossale, à aider au relèvement rapide de Chicago, après le terrible incendie d'octobre 1871.

Depuis cinq ans, il est vrai, le docteur ne voyait plus personne. A la suite de gros chagrins, la disparition successive d'êtres chers, il s'était éloigné de la grande scène du monde et s'était retiré dans une propriété un peu isolée qu'il possédait aux environs de la ville, dans le faubourg de Kenwood.

Le monde est égoïste. Peu à peu on l'avait oublié.

On savait seulement qu'il vivait seul en compagnie d'un unique domestique, un Français répondant au nom de Nicolas Corbin, et qu'il s'occupait de science, du moins on le supposait, et c'était probable, ce docteur Wigson, en même

Malheureusement, rapidement interviewés, ces messieurs des bureaux météorologiques déclarèrent nettement que les appareils enregistreurs n'avaient signalé ni cyclone, ni trombe, ni même le plus léger coup de vent.

Quant au bolide, ils répliquèrent qu'ils n'y ajouteraient foi que lorsque quelqu'un le leur mettrait sous les yeux.

C'était bref et péremptoire.

C'était en outre déconcertant pour la curiosité publique.

D'ailleurs, si un bolide était tombé, où était-il ? Qu'était-il devenu ? Où était-il passé ?

Nul ne pouvait croire qu'un mauvais plaisant avait pu le subtiliser. Pour quel motif d'ailleurs ?

D'un autre côté, deux toitures ne s'enlèvent pas toutes seules.

Il se trouve à l'entrée d'une clairière.

temps qu'un homme de bien, étant aussi, nul ne l'ignorait, l'un des premiers chimistes et l'un des premiers ingénieurs américains.

Et voilà que, brusquement, on annonçait sa mort, et quelle mort !

On l'avait trouvé pendu dans son laboratoire.

Oui, pendu, et aucune lettre, aucun mot ne donnait la raison de cette fin inattendue et tragique.

Donc, de ce côté-là, également, le champ se trouva largement ouvert à toutes les suppositions.

Quelques journaux penchèrent bien pour un suicide survenu à la suite d'un dérangement cérébral ou d'une crise neurasthénique aiguë.

La chose était possible, en somme.

Mais le *Herald*, lui, se déclara nettement pour un assassinat.

Le soir même, tout Chicago était de son avis.

Du reste, un point très important corroborait l'enquête faite sur place par un rédacteur du journal.

Ce point, c'était la disparition extraordinaire, inexplicable et brusque, de Nicolas Corbin, l'unique domestique de cet excellent et remarquable docteur Wigson.

Cette disparition, en un tel moment, était grave. De là à supposer que ce garçon, que l'on connaissait fort peu, avait assassiné son maître, puis l'avait pendu dans son laboratoire pour faire croire à un suicide, il n'y avait qu'un pas.

Ce pas, l'opinion publique le franchit sans hésitation.

La logique était d'ailleurs pour elle.

Pas coupable, ce Français ne se fût pas enfui.

Quelle en eût été la raison ?

A bien chercher, on ne pouvait la trouver.

Donc il y avait eu assassinat, et l'assassin ne pouvait être que ce misérable Nicolas Corbin.

Ce fut l'avis général.

Si général même que, moins de quatre heures après la découverte du crime, tous les policiers réguliers de la ville se trouvaient en chasse.

Le soir même, les journaux offraient une prime pour l'arrestation du coupable et mettaient, en même temps, à ses trousses des détectives privés qui, chacun le sait en Amérique, sont vingt fois supérieurs à ceux de la police des villes.

Ainsi pourchassé, traqué, pisté, l'homme ne pouvait échapper aux recherches.

Il y a des mailles entre lesquelles le drôle le plus fin ne peut se faufiler, et les filets tendus, affirmaient certaines feuilles quotidiennes, étaient faits de ces mailles-là.

Malheureusement pour ces honorables journaux, il était écrit que les deux événements graves qui s'étaient déroulés dans cette nuit du 14 mai resteraient aussi mystérieux l'un que l'autre.

Sans que l'on pût s'expliquer cette malchance, tout un mois s'écoula sans qu'il fût possible de découvrir et l'étrange bolide qui avait décoiffé en partie deux des plus curieux monuments de la ville, et le non moins étrange garçon qui avait assassiné — on ignorait, hélas! pour quelle raison — l'un des hommes les plus remarquables de la remarquable cité américaine.

Non, ni l'un ni l'autre ne furent retrouvés.

Les deux affaires furent donc classées, et ce fut dommage, pour le bolide d'abord, que l'on eût placé certainement sous globe au grand musée de Chicago, et pour Nicolas Corbin ensuite, que l'on eût porté en triomphe si jamais la fantaisie lui fût venue de se constituer prisonnier après avoir, pendant trente jours consécutifs, dépiqué les plus fins détectives des États-Unis.

Quant à savoir ce qu'il était devenu, mystère.

Vivait-il même encore ou, désespéré de son acte, avait-il mis fin à ses jours?

Toutes les suppositions étaient possibles.

Il y eut, dans différentes villes, des paris engagés sur ces deux hypothèses.

Les uns tinrent pour le premier point, à savoir, qu'il vivait toujours.

Les autres pour le second, à savoir, qu'il était bien mort.

La majorité, il est vrai, partagea cette dernière opinion. Comment, sans cela, eût-il pu échapper à ceux qui le recherchaient? Gares, paquebots, voitures, autos, avaient été aussi étroitement surveillés que villes et villages.

Oui, il ne pouvait en être autrement, le drôle s'était fait justice, le coquin n'était plus.

Or, l'opinion générale, nous devons le déclarer, faisait tout à fait fausse route.

Maître Nicolas Corbin était encore vivant à l'heure précise où se classaient à la fois son affaire et celle du bolide introuvable.

Les journaux offraient une prime...

CHAPITRE II

MAÎTRE NICOLAS CORBIN

Un drôle de personnage.

Qu'était ce Nicolas Corbin, ce Français mystérieux sur lequel la police tout entière des États-Unis s'était trouvée impuissante à mettre la main ?

C'est ce que les enquêtes multiples faites depuis sur son compte, nous expliqueront assez clairement.

Voici, en effet, ce qui avait été relevé à son actif :

Six mois avant que les deux événements cités plus haut ne se produisissent dans cette nuit du 14 mai 1903, un homme débarquait à Chicago. Il venait de New-York, où il avait pris la ligne du New-York Central, qui appartient aux Vanderbilt.

Cet homme était petit de taille, un mètre soixante-cinq au plus, mais solide et trapu. Son visage bouffi était glabre, ses yeux étaient bleus, tout ronds et très mobiles, ses cheveux blonds tirant légèrement sur le rouge, sa bouche large, ornée d'une double rangée de dents magnifiques dont pas une ne manquait, son nez retroussé et légèrement épaté.

Pour sa tenue, elle était simple :

Un complet gris caché sous un vaste cache-poussière havane, un chapeau de feutre mou, de solides souliers de marche, et c'était tout.

Pas de canne, pas de parapluie et, fait à signaler, pas de bagages : ni malle, ni sac, ni valise, rien.

L'homme était débarqué les deux mains dans ses poches, le nez au vent, en promeneur.

Pourtant cet individu, le fait avait été constaté, ne foulait pas le sol américain depuis plus de soixante-cinq heures.

Il était prouvé que, débarqué à New-York au Pier 42, l'avant-veille de son arrivée à Chicago, il n'avait quitté le pont du paquebot *la Bretagne*, qui l'amenait de France, que pour prendre le train qui devait le conduire sur le sol foulé pour la première fois en 1639 par le Père Nicolet, puis en 1670 par le soldat Pierre Moreau, surnommé la Taupine.

Cette singulière façon de débarquer d'un paquebot aussi tranquillement que vous ou moi débarquerions à Paris, venant d'Asnières ou de Robinson, dénotait évidemment un individu fort original ou bien sûr de lui-même.

Ce personnage, venu en Amérique pour y tenter sans nul doute la fortune, pensait-il donc que les cailles allaient lui tomber toutes rôties dans le bec ?

C'était là, certes, illusion de sa part, d'autant qu'il débarquait — la police

en avait eu la certitude depuis — n'ayant en poche que la somme modique et dérisoire de deux dollars deux cents¹.

Nullement embarrassé cependant, il s'était fait indiquer le restaurant français Lassagne et s'y était rendu *illico*.

Le lendemain même, on pouvait l'y voir occupé comme laveur de vaisselle.

Huit jours plus tard, on l'y trouvait encore, mais monté en grade et servant, cette fois, comme garçon de salle dans le restaurant même.

Pourtant, il est reconnu, de l'avis même de son patron, enchanté de son service, il faut l'avouer, que ce métier ne convenait qu'à demi au Français.

Nicolas Corbin avait avoué bien haut, en effet, qu'il rêvait d'une tout autre existence.

Or, ce fut à cette époque que le docteur Abraham Wigson fit paraître dans plusieurs journaux de Chicago une annonce brève par laquelle il demandait un serviteur intelligent et dévoué pouvant remplir chez lui les fonctions multiples de cuisinier, de maître d'hôtel, de valet de chambre et de jardinier.

Le hasard, qui souvent fait étrangement les choses, voulut que cette annonce tombât sous les yeux de Master Corbin, lequel, sans plus tarder, s'empressa de se renseigner sur le docteur, sur ses habitudes, ses manies, et s'informa de l'importance des gages.

Satisfait et rêvant déjà, sans doute, d'un coup facile à faire, grâce à l'isolement dans lequel, depuis des années, se cantonnait le vieillard, il n'hésita pas à se présenter et fut immédiatement agréé par le savant.

Ce gros garçon bouffi, calme, de manières posées, avait plu tout de suite à ce solitaire qu'était le docteur Abraham Wigson.

Il faut l'en excuser, car bien d'autres, à sa place, eussent peut-être commis la même imprudence.

L'homme était débarqué les deux mains dans ses poches.

1. Environ onze francs de notre monnaie.

Le visage n'est donc pas toujours le reflet de l'âme, ainsi que le proclament bien haut certaines gens.

Quoi qu'il en fût, Nicolas Corbin était entré en fonctions près de son nouveau maître, et cela moins de trois semaines après son arrivée à Chicago.

Afin d'attendre probablement le moment propice pour mettre à exécution

le plan qu'il devait avoir adroitement combiné, il fit régulièrement son service et remplit ses fonctions, au dire des fournisseurs et des voisins, pendant cinq mois, sans qu'il fût possible de faire sur son compte la moindre réflexion.

Les gens qui l'approchèrent avouèrent même avoir ressenti à son endroit une sympathie très vive.

On sait comment cela devait se terminer; comment, le matin du 14 mai, le savant docteur Wigson fut trouvé mort et de quelle étrange façon disparut ce

Le misérable s'était sauvé par la fenêtre du rez-de-chaussée. Nicolas Corbin sans qu'il fût possible de retrouver sa trace.

Tout ce que l'on savait de précis, c'était de quelle façon l'assassin avait fui de la demeure de sa victime.

Et, sur ce point, la police et les détectives privés étaient aussi catégoriques les uns que les autres.

Oui, le fait était positif, certain, indéniable, le misérable s'était sauvé par la fenêtre du salon du rez-de-chaussée donnant sur l'avenue.

Cette fenêtre, en effet, avait été retrouvée, au matin, grande ouverte.

Pourquoi, par exemple, le bandit s'était-il échappé par cette issue plutôt que par la porte de la rue, ce qui lui eût, peut-être, été plus simple?

Ce fut là un point que l'on ne chercha pas à élucider.

Et l'on eut tort, car cela eût éclairé sans doute bien des choses et jeté un jour particulièrement nouveau sur la façon plus qu'étrange dont s'éloigna Master Corbin et sur le motif non moins curieux qui décida de cet éloignement.

CHAPITRE III

MAÎTRE ET SERVITEUR

Les habitudes du docteur Wigson.

Mais, avant d'aller plus loin et afin de donner à ce récit une clarté légère et indispensable, notre devoir est d'expliquer de quelle façon toute particulière maître et serviteur vécurent, du jour où ils s'agrèèrent l'un l'autre, jusqu'à cette nuit mystérieuse du 14 mai.

Ces détails ne sont pas inutiles, on en jugera.

Tout d'abord, il nous faut déclarer sans hésitation que Nicolas Corbin était entré au service d'un homme d'un caractère plutôt bizarre, lequel, sous des apparences bonasses, n'était pas commode tous les jours.

Cet excellent docteur était un maniaque, méfiant, autoritaire en diable et peut-être même quelque peu déséquilibré.

Dans tous les cas, taciturne et d'allures inquiètes et surnoises. Au demeurant, assez facile à vivre, pourvu que l'on eût soin de suivre, et cela de la façon la plus rigoureuse, la ligne de service établie selon ses ordres.

Tout, avec lui et chez lui, devait se faire avec une régularité mathématique. Chaque chose avait son temps, arrivait à son heure.

Nicolas Corbin, nature particulièrement conciliante et débrouillarde, se mit sans difficulté au ton de la situation, et, là où d'autres se fussent peut-être ennuyés, lui sut bien vite se créer une petite vie très régulière et nullement désagréable.

Un exemple, entre mille, prouvera jusqu'à quel point il poussa même un jour l'observance du règlement établi, à propos des moindres faits, par le docteur lui-même.

Sir Wigson, entre autres habitudes, avait coutume de pénétrer dans sa salle à manger, pour le dîner, à huit heures sonnant; son repas durait une

Il fit le service comme si le docteur avait été présent.

demi-heure. A la demie tapant, il reposait sa tasse à thé vide sur la table et quittait la salle pour retourner à ses occupations, occupations mystérieuses et que maître Corbin, entre parenthèses, ne soupçonnait même pas.

Or, un soir, le docteur, absorbé sans doute par son travail, ne fit pas son entrée dans la salle à manger à l'heure régulière.

Nicolas Corbin, qui exerçait près du savant la double fonction de premier chef et de maître d'hôtel, n'en fut nullement troublé.

Aller prévenir une seconde fois son maître que le dîner était servi et menaçait de refroidir ne lui vint même pas à l'esprit. Posément, sans hâte, apportant entre les plats le temps qu'eût mis le savant à faire disparaître leur contenu, il fit tranquillement le service, aussi sérieux, aussi calme que si le docteur eût été présent.

A huit heures et demie frappant, il fit une légère pause de deux minutes représentant le temps nécessaire à son maître pour quitter la salle, puis, toujours aussi sérieux, aussi paisible, il débarrassa la table, donna un coup de balai et attendit.

A neuf heures moins vingt le docteur fit son apparition.

Devant la table de service il eut un imperceptible mouvement de surprise, et son regard alla chercher immédiatement celui de son serviteur.

En même temps, de ses lèvres minces et sur un ton qui, bien certainement, faisait prévoir l'orage, il laissa glisser cette interrogation brève :

« Pourriez-vous m'expliquer, je vous prie ? »

Nicolas Corbin s'attendait sans doute à semblable question, car il ne broncha pas. Très simplement il leva l'index de la main droite, désignant dans ce geste le lourd cartel appendu au mur de la salle à manger, et :

« Que monsieur veuille bien se donner la peine de constater, observa-t-il froidement. Les aiguilles indiquent neuf heures moins dix-huit minutes ; or, depuis onze minutes et quelques secondes, monsieur a fini de dîner. »

Un instant, les mains derrière le dos, les sourcils rapprochés, Abraham Wigson l'observa en silence, puis, de l'air le plus tranquille du monde, il toutsota une fois ou deux, pivota sur ses talons, et, sans avoir soufflé mot, il s'éloigna sifflant entre ses dents le *Hail, Columbia*¹ de Joseph Hopkinson.

Et, ce soir-là, l'honorable savant se coucha sans manger. Le lendemain matin, au réveil, il augmentait son domestique de deux dollars par mois.

La consigne est la consigne.

A tel maître, tel serviteur. Ponctuel dans son service, Nicolas Corbin ne s'occupait en aucune façon de ce que faisait son maître, et pourtant les manières de ce dernier étaient certainement aussi étranges que son exigeante façon de vouloir être servi chronométriquement.

Que faisait-il en dehors des repas ? A quoi passait-il son temps ? Quels travaux singuliers l'occupaient ?

1. Salut, Colombie !

Autant de questions que Nicolas Corbin ne se posa même pas.

Ce brave garçon était un philosophe qui ne connaissait et ne voulait connaître que son service.

Il savait que ce service commençait à six heures du matin pour se terminer à neuf heures du soir, et n'en demandait pas plus.

Certaines parties de la maison lui étaient interdites, entre autres l'aile droite du jardin; mais il ne s'en inquiétait en aucune façon.

L'aile droite du jardin lui était défendue. C'était au mieux, et il s'en souciait comme d'une guigne. L'aile gauche, vaste, ombreuse, lui restait et lui suffisait largement.

Dans de telles conditions, le maître et le serviteur ne pouvaient manquer de s'entendre à merveille.

Nicolas Corbin avait, d'ailleurs, lui aussi, ses petites habitudes.

Son service terminé, par exemple, il enlevait son tablier, et, correct, il passait dans la bibliothèque, où, tranquillement installé, il se plongeait dans la lecture des immenses journaux américains, qui, chacun le sait, comportent au moins douze pages de texte, sept colonnes par page, deux cent vingt lignes par colonne et quarante lettres par ligne.

Il se plongeait dans la lecture des journaux américains.

Que faisait le docteur pendant ce temps ?

C'est ce que Nicolas Corbin n'eût certainement jamais su, si les circonstances ne le lui eussent révélé.

Et cette vie calme, posée, cette existence régulière se fût certainement prolongée longtemps encore si maître Nicolas Corbin eût continué à observer toujours aussi scrupuleusement la même ligne de conduite.

Les événements, il est vrai, poussent quelquefois les hommes hors du chemin qu'ils se sont tracé; ils sont comme le caillou énorme qui, posé en travers de l'ornière, fait dévier la charrette.

Le caillou qui allait faire dévier Nicolas Corbin dégringola dans le sentier de son existence en cette nuit fameuse du 14 mai 1903, et ce, dans des conditions toutes particulières que nous allons faire connaître.

CHAPITRE IV

POURQUOI LA FENÊTRE ÉTAIT OUVERTE

Une sieste interrompue.

Pour ce faire, et sans plus nous attarder, nous nous reporterons directement à cette nuit étrange.

Il est alors neuf heures du soir environ, et, dans ce quartier tranquille de Kenwood, tout est calme.

Depuis une demi-heure le docteur Wigson a quitté la salle à manger pour vaquer à ses occupations secrètes.

Suivant son habitude, maître Corbin, son service fini, s'est installé dans la bibliothèque et s'est consciencieusement plongé dans la lecture de l'*Herald*.

Bien que l'on soit seulement dans la première quinzaine de mai, le temps est lourd, et, pour se donner un peu d'air, le domestique du docteur Wigson a trouvé bon d'ouvrir, derrière lui, la fenêtre donnant sur le jardin.

Nous disons la fenêtre sur le jardin, et non pas celle du rez-de-chaussée donnant sur la rue et trouvée ouverte le lendemain matin.

Ce détail, que nous soulignons, a, en effet, son importance.

Nicolas a donc ouvert la fenêtre sur le jardin, celle de la rue restant, au contraire, hermétiquement close. Cette dernière fenêtre, d'ailleurs, n'est pas située dans la bibliothèque, mais bien dans le salon attenant à cette pièce.

De la place qu'il occupe, Nicolas Corbin, par la porte grande ouverte, la voit parfaitement, mais ne s'en occupe guère.

Qu'a-t-il, en effet, besoin de s'occuper d'une fenêtre ?

Hélas ! Il est des événements que nul ne peut prévoir.

Donc, Nicolas Corbin est fort absorbé par sa lecture lorsqu'il se sent doucement envahi par une torpeur qui, peu à peu, lui ferme les yeux.

Machinalement il tourne alors le commutateur de la lampe électrique et s'endort d'un sommeil de juste, car cela est encore chez lui une habitude à laquelle il se livre quotidiennement et sans contrainte.

Ce soir-là, cependant, cette sieste est interrompue plus tôt que de coutume.

Un bruit sec, métallique, lui fait brusquement rouvrir les paupières.

Il est, dans l'existence, des spectacles parfois inattendus et stupéfiants.

C'est le cas pour celui qui s'offre à ses yeux, et, durant trente bonnes secondes, il demeure sur son fauteuil, sans respirer, dans un état de stupéfaction tel que, bien certainement, il lui serait impossible de souffler mot.

Par la porte de la bibliothèque s'ouvrant devant lui sur le salon voisin, il aperçoit deux hommes qui, posément, lentement, sans bruit, vont et viennent à travers la pièce.

De ces deux hommes, aucun n'est le docteur.

Ils sont grands tous les deux, forts, taillés en Hercules, alors que le savant est petit et mince.

Comme ils se dirigent vers un coin du salon, se mettant ainsi hors du champ visuel de Nicolas Corbin, ce dernier constate alors que la fenêtre lui faisant face, la fameuse fenêtre désignée le lendemain par les policiers comme ayant servi à l'assassin pour fuir, est large ouverte.

Les deux inconnus, il ne faut pas être grand savant pour le deviner, ont dû entrer par là.

A ce moment, et comme pour enlever au domestique de Sir Wigson le loisir de réfléchir trop longuement sur ce point, les deux hommes reviennent sur leurs pas et, se retrouvant dans l'encadrement de la porte, jettent dans la bibliothèque un regard curieux.

les cambrioleurs.

Si Nicolas Corbin eût été poltron, l'émotion qui se serait alors emparée de lui lui eût peut-être fait commettre une faute qui eût décelé sa présence.

Mais il se trouve que notre homme est brave.

Il ne bronche pas.

Toutefois, comme les mystérieux visiteurs projettent dans la pièce où il se trouve le rayon vif d'une lanterne sourde, il croit bon de ne pas se laisser voir encore, et, profitant du moment où le rond lumineux erre lentement sur les meubles, à sa gauche, il se lève sans bruit, perdu dans l'ombre épaisse de la salle, et, voltant légèrement sur sa droite, le glissement de ses pieds étouffé par la laine des tapis, il se trouve tout à coup accroupi et abrité des regards indiscrets par le haut dossier du fauteuil qu'il occupait trois secondes plus tôt.

Il est temps d'ailleurs.

Brusquement le rayon arrive sur un meuble, s'y arrête un instant, monte vers le plafond en frôlant les tableaux et les livres, puis soudain s'éteint.

Les deux inconnus visitent à nouveau le salon. Avec une promptitude digne de grands capitaines, Nicolas Corbin se prend alors à réfléchir.

Il se trouve à califourchon sur la barre d'appui.

Que doit-il faire ?

Les deux hommes qui se trouvent dans le salon n'ont pas eu besoin de lui montrer leur carte pour lui faire connaître leur profession.

Les filous et les cambrioleurs sont de tous les pays, et le nouveau monde, sous ce rapport, n'a rien à envier, au contraire, à l'ancien.

Du premier coup, et bien qu'il se sache d'une certaine force aux exercices corporels, Nicolas Corbin comprend que s'attaquer à ces deux drôles taillés en force, serait une imprudence impardonnable de sa part, d'autant que ces coquins peuvent fort bien être armés.

Il lui faut donc agir de ruse et, tout d'abord, avertir le docteur.

Pourquoi pense-t-il à ce moment au savant et ne se décide-t-il pas à agir seul ? C'est ce que nous ne saurons jamais.

Cela lui vient à l'esprit, brusquement, comme la chose la plus naturelle du monde, et cependant le docteur a bien recommandé qu'en dehors des deux heures fixées par lui, dans la journée, en cas de visites bien improbables, on ne le dérangeât pas, et ce sous quelque motif que ce fût.

Il est dans la vie des moments où certaines recommandations vous échappent. Nicolas Corbin est dans l'un de ces moments-là, et cet oubli de sa part doit être la cause des pires catastrophes.

Tout à son idée d'avertir le docteur, il se demande tout d'abord où il pourra le trouver, et, pour la première fois depuis qu'il est à son service, il regrette sincèrement de n'être pas mieux renseigné sous ce rapport.

Il s'en désole même, lorsque, fugitive, rapide, la pensée de l'aile droite du jardin traverse son cerveau.

Oui, bien certainement le savant doit être là, et l'y joindre est chose facile.

Rampant sur le tapis, il se met en devoir de se glisser jusqu'à la fenêtre laissée ouverte par lui et donnant sur le jardin.

Un Indien courbé sur la piste de guerre n'agirait pas avec plus de lenteur et de précautions. Une mouche ferait plus de bruit que lui.

Il met deux minutès au moins pour franchir deux mètres.

Parvenu près de la baie, il se redresse lentement, doucement, et, sans que rien ait pu déceler sa présence, il se trouve tout à coup à califourchon sur la barre d'appui.

A ce moment précis, la lune, se dégageant d'un amas de nuages, inonde l'homme et la fenêtre de sa clarté pâle.

L'aile droite du jardin.

Cette apparition inattendue de l'astre des nuits produit sur Nicolas Corbin l'effet d'une pile électrique.

Sans prendre plus de précautions, il saute dans le jardin.

Derrière lui il y a un double cri, et, fort distinctement, les paroles suivantes arrivent à ses oreilles :

« C'est lui !

— Non.

— Si!

— Alors, en avant! »

Mais il n'en écoute pas davantage. D'un bond il s'élance à travers un taillis, se jette à plat ventre sous les branches, se glisse, se faufile sous l'ombre du feuillage, dépistant brusquement ses poursuivants.

Bien lui en a pris, d'ailleurs, de ne pas perdre de temps à exécuter cette manœuvre, car, presque aussi vite, une double détonation claque dans le silence de la nuit.

On a tiré évidemment sur lui.

Heureusement cette opération s'est effectuée au hasard.

Durant une demi-minute, Master Corbin continue de ramper.

Soudain, tout près de lui, il aperçoit un étroit sentier noyé d'ombre.

Alors seulement il se redresse, s'oriente une seconde et se lance en avant, en obliquant légèrement sur sa droite.

Il se trouve ainsi dans la partie du jardin que le docteur lui a interdite.

Que va-t-il trouver par là? Quelle surprise l'y attend? Quel secret va-t-il violer?

Il n'y pense même pas. Ce qu'il veut, c'est dénicher le docteur, c'est avertir son maître, le seconder, le défendre même s'il le faut.

Cependant, derrière lui, le silence s'est fait à nouveau.

Seuls les battements d'ailes des oiseaux cachés dans les feuillages et que sa venue brusque effraye, troublent le calme de la nuit.

Et soudain le brave garçon se trouve à l'entrée d'une clairière au milieu de laquelle une masse étrange, baroque et quelque peu fantastique, dresse sa structure.

C'est, autant qu'on en peut juger, car l'ombre d'arbres immenses intercepte les rayons de la lune, une sorte de cabane rectangulaire dressée sur une charpente métallique qui lui donne, à première vue, l'aspect d'une énorme araignée, d'un immense faucheur debout sur ses longues pattes.

Deux larges auvents établis horizontalement s'étendent de chaque côté de cette curieuse construction et font corps avec elle.

Une échelle de fer, légère, est rivée à l'une des pattes de l'araignée et monte jusqu'à une porte tracée dans la paroi gauche de l'habitation aérienne, laquelle se trouve bien à quarante-cinq ou cinquante pieds du sol.

Autour de cette étrange chose règne un calme profond.

Ce calme est à la fois menaçant, impressionnant.

Mais Nicolas Corbin n'est pas venu jusque-là pour se laisser troubler par le silence de la nuit ou l'image des choses.

Son idée fixe ne l'a pas quitté.

Ce qu'il veut, c'est le docteur. Bien certainement l'aspect particulier du lieu où il se trouve ne l'a même pas frappé.

Il n'a vu tout cela que superficiellement.

L'échelle de fer, seule, a attiré son attention.

Sans même une hésitation, il saute sur les échelons, et en quelques instants il est en haut près de la porte, contre laquelle il appuie l'oreille.

Mais aucun bruit ne parvient jusqu'à lui.

Sûrement, le docteur ne peut être enfermé dans cette étrange cabane, il l'entendrait aller et venir.

Pour en être plus sûr, il frappe, doucement d'abord, puis plus fort ensuite.

Rien ne répond à ses appels.

Rien, de l'intérieur de l'habitation du moins; car, de l'extérieur, le galop pressé de quelqu'un courant dans la direction de la clairière arrive jusqu'à lui.

Et c'est à ce moment qu'il se souvient de la défense absolue du docteur de le déranger pour quelque motif que ce fût, et de l'interdiction qui lui a été faite de pénétrer dans l'aile droite du jardin.

Cela lui traverse le cerveau comme une flèche.

Il se sent tout à coup fautif et se reproche avec dépit son manque de réflexion.

Que va-t-il faire maintenant?

Redescendre et résolument regagner l'habitation, au risque de se faire assommer?

Nicolas Corbin sent l'échelle trembler sous lui...

Oui, c'est là le mieux.

Malheureusement il est trop tard pour agir.

Au-dessous de lui, dans l'ombre, le galop entendu vient de s'arrêter.

On parle, mais il distingue mal les paroles.

Et soudain, Nicolas Corbin sent l'échelle trembler sous lui.

On se hisse sûrement dans sa direction.

On l'a donc suivi, à moins qu'il n'y ait là qu'un hasard.

Quoi qu'il en soit, il comprend que s'il reste immobile sur son échelon une minute de plus, il est perdu, les bandits, il en a eu la preuve, étant armés.

D'instinct, il tend la main, cherche le loquet de la porte, qui, chose étrange, s'ouvre brusquement sous ses doigts en un glissement silencieux.

Il soulève les corps une seconde.

L'attaque et la riposte.

Un peu interloqué tout d'abord, il se reprend vite, et sans plus d'hésitation saute dans la cabane.

Autour de lui, c'est alors l'obscurité. Au dehors, on monte toujours.

Rapidement il se plaque, dans le noir, contre la cloison, tout près de la porte, qu'il a essayé, mais en vain, de refermer dès son entrée.

Soudain une ombre paraît sur le seuil et s'y tient debout une seconde.

Nicolas Corbin est l'homme des décisions promptes. Il ne tergiverse pas.

Résolument il tend le bras, happe l'homme à la gorge, et d'une secousse brusque l'envoie rouler dans le noir au milieu de la cabane.

Surpris, celui-ci n'a que le temps de pousser une clameur sourde et s'abat avec un « han » étouffé, le crâne fendu par un corps solide contre lequel, en sa chute, il est allé donner de la tête.

Cela s'est produit avec une rapidité surprenante. Mais ce n'est pas fini.

Inquiète, une autre ombre surgit presque aussitôt à l'entrée de la chambre.

Sans hésiter, le domestique du docteur Wigson opère la même manœuvre, en y ajoutant, cette fois, l'usage d'un coup de poing savant porté en plein thorax.

La respiration coupée net, l'inconnu a une sorte de gémissement et pivote sur lui-même, les bras tendus en avant.

Devinant le passage libre, Nicolas Corbin fait alors un pas vers l'ouverture avec l'intention de se laisser glisser le long de l'échelle de fer. Mais il lui faut s'assurer qu'aucun autre ne lui coupera la route, et, pour ce faire, des deux mains s'appuyant fortement au chambranle, il penche la tête dans le vide.

Quand nous disons « il penche », nous nous avançons.

Nous voulons dire que telle est son intention.

Mais à peine ses mains ont-elles touché la paroi que, brusque et manquant de le décapiter, la porte se referme devant lui avec un bruit sec.

Il pousse un cri.

Sans s'en douter, maladroitement, il vient de faire jouer le dé clic manœuvrant le battant. Furieux, cherchant le ressort, il allonge la main et palpe la cloison devant lui.

A cet instant, le second individu auquel il a octroyé un si magistral coup de poing bute, à moitié étourdi, sur le corps de son compagnon et pique une tête à l'aventure, dans l'ombre, avec un grognement furieux.

Croyant à une attaque, Nicolas Corbin fait aussitôt volte-face, les poings en arrêt. Mais il n'a guère le loisir de conserver longtemps cette position.

Brusquement, le sol tremble sous ses pieds, et lui aussi, perdant l'équilibre, par suite d'une secousse formidable qui ébranle toute la cabane, s'en va tomber à l'autre bout de la pièce, à moitié assommé et complètement ahuri.

CHAPITRE V

UNE HEURE D'AFFOLEMENT

dans le noir.

Cet étourdissement dure deux minutes à peine; presque aussitôt Nicolas Corbin recouvre ses esprits.

En même temps tout son sang-froid lui revient.

Assis sur le parquet de la cabane, qu'il reconnaît couvert de nattes épaisses, il se met à songer.

Le brusque mouvement qui a occasionné sa chute a cessé aussi vite.

La cabane paraît maintenant ne plus bouger, mais subit cependant une trépidation étrange.

Sous ses mains, appuyées sur le sol, le domestique du docteur Wigson sent encore un tremblement continu, en même temps qu'un bruit particulier, tout semblable à celui que produirait, sans une minute de répit, un essaim d'abeilles en mouvement, arrive du dehors jusqu'à ses oreilles.

Ce bourdonnement persistant ne se produit pas seul; un autre bruit, non moins singulier, se fait également entendre.

Mais, alors que le premier semble venir de l'extérieur, comme si l'essaim s'amusait à voler autour de la cabane, le second se fait entendre à l'intérieur, à quelques mètres à peine du brave garçon, qui, assis sur le sol, n'osant bouger et l'oreille tendue, cherche à comprendre, à deviner ce que cela peut bien être.

Positivement on dirait une machine en marche, mais une machine de dimensions évidemment restreintes et dont les pistons battraient à coups réguliers.

Une machine?

Cette idée, qui est venue tout à coup au cerveau de Nicolas Corbin, le fait sourire.

Mais presque aussi vite il redevient sérieux.

La chambre mystérieuse se trouve inondée de lumière.

Après tout, la chose n'est pas impossible.

Cette chambre, en laquelle il ne voit rien tant la nuit y est profonde, doit servir de laboratoire au docteur. Quoi de surprenant, dans ce cas, qu'il s'y trouve une machine électrique ?

Cette dernière réflexion lui fait penser, en même temps, qu'un peu de lumière ne lui nuirait pas.

Moralement et physiquement, la situation dans laquelle il se trouve manque, en effet, de clarté.

Il se fouille.

Malheureusement pour lui, il ne fume pas, et ses recherches, bien que faites en conscience, ne donnent aucun résultat.

Toutes ses poches retournées, il constate qu'il n'a rien trouvé de ce qu'il désirait.

Et toujours ce bourdonnement, toujours ce bruit proche et mécanique, arrivent jusqu'à lui, énervants, lancinants, inquiétants même.

Oui, inquiétants.

Car enfin il ne sait pas du tout ce que c'est. Il le suppose, mais n'en est nullement sûr.

Pour secouer ce trouble léger qui l'envahit, il fait un mouvement pour se relever, mais d'abord il prête l'oreille.

Les deux hommes qu'il a si joliment culbutés dans le noir ne bougent plus.

Certainement ils sont en partie assommés et probablement hors d'état de nuire.

Peut-être même sont-ils morts ?

Cette dernière pensée fait passer sur l'échine de Nicolas Corbin un désagréable frisson.

L'idée de se trouver ainsi enfermé avec deux cadavres, dans cette nuit, le fait se dresser debout, comme secoué par une décharge électrique.

Qui est brave et hardi devant un danger précis, perd souvent tout sang-froid en face de l'inconnu et du mystérieux.

Tel qui n'aura pas peur de dix hommes armés, s'affolera à l'idée de l'apparition d'un fantôme.

Nicolas Corbin est une de ces natures-là.

Sans qu'il s'en rende compte, un commencement de peur s'empare de lui, et la sueur lui pointe à la racine des cheveux.

Il est brave, nous l'avons dit; mais que l'on songe froidement à la situation étrange en laquelle il se trouve; que l'on pense une minute à toutes les pensées qui peuvent traverser le cerveau d'un homme enfermé il ne sait où, dans un endroit qu'il n'a jamais su où le hasard l'a conduit la nuit. Il est là entouré de choses qu'il ne connaît pas, d'objets qu'un mouvement maladroit peut rendre dangereux; sous ses pas le sol tremble, se soulève, des craquements se font entendre, des heurts se produisent, et, pour comble, il y a peut-être

tout près, presque à les toucher, deux cadavres.

Quel cerveau, en pareilles circonstances, conserverait toute sa lucidité ?

Nicolas Corbin se secoue rudement. Il se dit qu'il lui faut agir, s'en aller de cette salle.

Oui ! Il sent, il comprend que s'il ne retrouve pas la porte par laquelle il est entré, s'il ne s'évade pas de cette cabane, son cerveau va chavirer dans un accès de folie.

Oui, il faut qu'il se sauve.

Le bruit qu'il suppose produit par une machine en marche vient de sa gauche ; sans hésiter, les yeux exorbités, comme s'il cherchait à percer l'épaisseur du noir qui l'environne, il se dirige vers sa droite.

Il fait dix pas et heurte la cloison.

Sous ses mains, sous ses doigts, il sent comme un tableau surchargé de boutons électriques.

Un peu au-dessous de ce tableau, sont des leviers, des manivelles, des roues, des manettes.

Qu'est-ce que tout cela ?

Que doit-il faire ?

Il ne se le demande même pas, tant la peur le pousse.

Une seule idée l'obsède. Fuir !

D'un geste brusque il tend en avant ses deux mains.

L'une touche l'un des boutons électriques, l'autre tourne une roue sur laquelle elle s'est posée au hasard.

Dans le même moment le bruit d'un déclic se produit, et la chambre mystérieuse se trouve inondée de lumière.

Il se penche et regarde...

CHAPITRE VI

DE CHARYBDE EN SCYLLA

La chambre des machines.

Aveuglé, ébloui tout d'abord, Nicolas Corbin est obligé de mettre ses mains devant ses yeux pour les garantir de l'éclat trop vif produit par une ampoule électrique énorme qui, placée au plafond, inonde la pièce d'une clarté aveuglante.

Cet éblouissement dure peu.

Promptement il se remet et pousse un soupir de satisfaction.

C'est qu'avec la lumière l'épouvante qui l'affolait a brusquement disparu.

Du coup il se retrouve lui-même.

Un regard circulaire lui montre où il est.

C'est comme une salle des machines en miniature.

Partout des leviers, des rouages, des boutons électriques, des courroies de transmission.

Dans l'un des angles un moteur va à toute allure.

Les pistons battent à coups rapides avec ce bruit régulier entendu dans le noir.

Tout à côté, affalés l'un sur l'autre, gisent deux corps humains.

Il s'en rapproche, les soulève une seconde, écoute les battements du cœur et se relève en respirant mieux.

« Ouf! fait-il, ils respirent. »

Au dehors, le bourdonnement persiste toujours.

« Va bien, déclare alors Nicolas Corbin en s'ébrouant comme pour dissiper ses terreurs dernières. On voit clair, il ne s'agit maintenant que de se rendre compte. Je viens de me donner de la lumière, voyons ce que j'ai bien pu faire en tournant cette roue. »

Il se penche, regarde, et aperçoit alors une plaque blanche en émail sur laquelle se lit ce mot tracé en noir : *deck*¹, comme au-dessus du bouton électrique pressé par lui se voit en rouge : *brightness*².

« Pont? murmure-t-il; où cela un pont? »

Et son regard, curieusement, cherche autour de lui.

Et soudain ses yeux tombent sur une petite échelle étroite et métallique qui se trouve dans l'un des angles de la salle, à un mètre de là.

Le long de cette échelle le même mot, *deck*, se retrouve gravé.

« Voilà l'escalier qui mène au pont, fait Nicolas Corbin. Voyons un peu. »

1. *Deck*, pont.

2. *Brightness*, clarté.

Et résolument il marche vers l'échelle.

Puis, il lève la tête et ne peut réprimer une exclamation qui contient autant de surprise que de joie.

C'est que, dans le plafond de cette chambre, il vient de découvrir une ouverture pouvant donner passage à un être humain, et par l'ouverture il aperçoit un coin de ciel, des étoiles.

Enfin, voilà donc la sortie. Voilà le salut!

Du coup il va pouvoir s'échapper et savoir peut-être ce qui est arrivé.

Se hisser le long de l'échelle est un jeu pour lui. Parvenu en haut, il passe la tête et regarde prudemment au dehors,

mais il ne voit rien

Il n'y a là qu'une

Des piquets disposés entre eux par des supports à une pour le moment, mais doit donner à cette ombre agréable.

On dirait, à s'y méprendre d'un navire, y comme la roue du gouvernail.

Ceci semble expliquer sur l'échelle et autour qu'il a fait marquer qui a eu, certainement l'ouverture de cette trée duquel, curieux pour le moment légèrement.

Enfin, brusquement il se hisse tout à fait sur la bordure court à l'un des

La main gauche posée à l'un des piquets reliée à la balustrade de la plate-forme, il se penche

Il regarde, et ses yeux, à l'ahurissement, la stu-

La ville de Chicago s'étend à mille pieds au-dessous de lui.

d'inquiétant.

large plate-forme.

sés aux angles et recablés minces servent de toile de tente roulée qui, par grand soleil, sorte de terrasse une

prendre, la dunette prise l'habitable et même vernail.

quer le mot *deck* gravé dessus de la petite manœuvre, pour résultante sorte de capot à l'en- et intrigué, il se tient remement étonné.

ment le voilà qui se place sur la plate-forme, et d'un angle.

solidement cramponné de la tente, la main droite qui entoure la plate-forme alors et regarde.

yeux s'agrandissent; leur peur, se reflète sur

ses traits. Avec un cri il se rejette en arrière, et, comme s'il voulait chasser de son cerveau une vision surprenante, incroyable, par deux fois il passe la main sur son front.

Cela fait, il revient vers la balustrade et, avec une légère hésitation, se penche à nouveau.

Oh! cette fois, il n'y a pas d'erreur. Il a vu, bien vu! Non! ce n'est pas là une hallucination.

« Sapristi! gronde-t-il, elle est raide, celle-là. »

Et cette exclamation est amplement justifiée par le spectacle qui s'offre à ses yeux.

Un navire aérien.

Ce qu'il voit, en effet, c'est la ville de Chicago qui s'étend à mille pieds au-dessous de lui; c'est la cité immense de laquelle il s'éloigne; c'est le lac Michigan au-dessus duquel il plane.

De chaque côté de la cabane, les immenses auvents aperçus dans le jardin se meuvent, semblables à de grandes ailes noires, tandis qu'à l'un des bouts de la plate-forme une sorte d'hélice tourne, produisant ce bourdonnement mystérieux perçu quelques instants plus tôt.

Et tout à coup, comme si un voile épais se déchirait devant ses yeux, il voit, il comprend où il est, il devine à quelle étrange besogne se livrait secrètement son maître, à quelle merveilleuse découverte cet homme, qu'il avait considéré jusqu'ici comme un innocent maniaque, donnait tous ses instants.

Il se rend compte alors pourquoi l'accès de l'aile droite du jardin lui était interdit, ainsi que l'entrée de certaines pièces du pavillon.

Avec un soin jaloux, le docteur Wigson voulait cacher à tous son invention admirable. Nul regard ne devait profaner, avant l'heure, le fruit de ses veilles et de ses travaux : son navire aérien.

Et il n'a fallu qu'un événement stupide et imprévu, la venue de chenapans dans le logis isolé, pour que toutes ses peines, toutes ses précautions, soient détruites d'un seul coup.

Ah! mais non, non! mille fois non! cela ne se peut pas!

Et c'est lui, Nicolas Corbin, qui, en cherchant le docteur, en oubliant ses prescriptions rigoureuses, est la cause indirecte de cette catastrophe; c'est à lui de la réparer au plus tôt.

Un hasard lui a fait mettre en marche l'appareil volant; il faut maintenant qu'en connaissance de cause il le ramène à son point de départ; oui, il faut qu'avant une heure cet engin admirable, l'avion du docteur Abraham Wigson, ait repris sa place dans l'aile droite du jardin d'où le savant seul devait le faire sortir.

CHAPITRE VII

EN FACE DE L'INCONNU

Fausse manœuvre!

De ce moment, le docteur Wigson a pris aux yeux de Nicolas Corbin une importance énorme.

Il n'est pas donné à tout le monde, on en conviendra, d'évoluer dans le rayon d'un personnage aussi audacieux et aussi étonnant.

D'un autre côté, l'excellent garçon se rend parfaitement compte de quel effroyable désespoir sera certainement saisi l'inventeur de cet appareil merveilleux lorsqu'il constatera brusquement sa disparition.

C'est un coup suffisant pour tuer le docteur.

« Pourvu qu'il ne soit pas trop tard! » pense en même temps le Français, qui, tout à son idée de retour, se met à fouiller autour de lui.

Il n'est pas long à découvrir ce qu'il cherche.

Une roue semblable à celles qui servent à bord des navires est installée sur le pont derrière l'habitable.

Sur cette roue, un mot en lettres de cuivre en indique amplement la destination.

Ce mot c'est : *helm*¹.

Nicolas Corbin n'en demande pas davantage.

Il saisit les poignées.

« Parfait! s'écrie-t-il. Et maintenant, mon garçon, à la manœuvre, et du sang-froid. »

Cette dernière recommandation qu'il se fait à lui-même est motivée par l'émotion qui s'est emparée de sa personne.

En effet, et bien qu'il ne sache que fort peu de choses sur la direction des ballons dirigeables, aéroplanes ou autres, il n'a pas été sans lire les comptes

1. *Helm*, gouvernail.

rendus de certaines expériences et sait combien ces navires aériens sont sensibles au mouvement de leur gouvernail.

Il lui faut donc agir avec la plus grande prudence, sous peine de faire chavirer l'appareil et de risquer un naufrage, c'est-à-dire une chute effroyable de plus de mille pieds.

Le cœur lui bat fort lorsque, après une dernière minute d'hésitation, il saisit les poignées.

Déjà la roue tourne imperceptiblement vers la droite, lorsque, formidable, un choc fait lâcher prise à Nicolas Corbin et l'envoie rouler à terre.

Pour ne pas être précipité par-dessus bord, il n'a que le temps de se cramponner à la balustrade.

Et il fait bien, car à peine tente-t-il de se relever qu'aussitôt une secousse tout aussi violente que la première le renverse à nouveau.

Autour de lui, c'est alors comme un râclément furieux, un bruit de tôles arrachées, tordues.

Trois secondes l'avion oscille comme s'il allait culbuter et semble pris d'un mouvement de roulis, puis il se penche, se penche épouvantablement.

Les doigts crispés à la barre d'appui, pâle, effaré, le domestique du docteur constate alors que les immenses ailes, que l'hélice, ne fonctionnent plus.

L'appareil tout entier semble glisser sur un plan incliné.

Et soudain il a la sensation horrible d'une chute dans le vide.

Sensation très courte, heureusement, car brusquement l'hélice se remet en marche, les ailes battent, et l'avion, se redressant, remonte rapidement dans l'espace.

Penché sur la balustrade, Nicolas Corbin jette alors un long regard sur les hautes maisons de Chicago, dont l'appareil volant vient, au passage, d'arracher en partie les toitures et qui, maintenant, diminuent, là-bas, loin derrière lui, dans l'ouest.

Dieu merci, il n'y a eu là qu'une alerte.

A présent le navire aérien est remonté dans l'espace.

A l'aventure !

Recouvrant rapidement son sang-froid, le brave garçon se rappelle aussitôt ce qui lui reste à faire.

Le temps presse. Sans hésiter il reprend les poignées de la barre et, doucement, bien doucement, donne un léger coup sur sa droite, coup trop faible, sans doute, car l'appareil ne dévie pas d'un pouce.

Il est vrai qu'un quart de tour de roue donné à nouveau ne le fait pas changer davantage.

Inquiet, Nicolas Corbin donne un demi-tour, puis un tour complet, puis deux, trois, quatre tours.

Et toujours le navire du docteur poursuit sa route dans la direction primitive.

Troublé, — on le serait à moins, — le brave garçon oublie du coup toute prudence et fait tourner la barre à toute volée.

Alors seulement il comprend et pâlit.

Soit que le gouvernail n'ait pas encore été adapté à l'appareil, soit que cette rencontre avec les hautes maisons de Chicago l'ait avarié, la roue est folle et ne fait rien manœuvrer.

D'un bond, Nicolas Corbin se précipite à l'arrière, puis à l'avant.

Il ne découvre pas trace de gouvernail.

L'avion du docteur Wigson marche, mais comme une bête folle, droit devant lui, au hasard, à l'aventure, et sans qu'il soit possible de lui imprimer la moindre direction.

Emporté par sa machine et par les courants aériens, il va, entraînant Nicolas Corbin, dans une course insensée, vers le mystère, vers l'inconnu.

Cette découverte produit sur le malheureux garçon un effet formidable.

En dépit de son énergie, il a un moment de désespoir, et durant quelques minutes il demeure appuyé à la balustrade de la plate-forme, anéanti, regardant autour de lui, sans voir.

Va-t-il donc se laisser emporter sans résistance ?

Non, cela n'est pas possible.

Puisque l'avion ne peut être dirigé, ramené à son point de départ, il faut qu'il descende, qu'il arrête sa course aveugle.

Oui, une fois à terre, on pourra peut-être, en le démontant avec soin, le ramener à Chicago, et, pour avoir été grand, le mal, du moins, ne sera pas irréparable.

Comme on le voit, Nicolas Corbin se désespère surtout à cause de son maître et ne songe toujours qu'à lui ramener l'appareil volant.

Deux figures inconnues.

Déjà il s'avance vers le capot, lorsque, pâles, effarées, deux têtes se montrent à ras du pont, puis brusquement deux corps surgissent, suivis de quatre jambes, et, comme s'ils sortaient d'une boîte à surprise, les deux autres passagers involontaires de l'avion du docteur Wigson se trouvent debout sur le pont à quelques pas de Nicolas Corbin.

Ce dernier s'était reculé, surpris, en les voyant paraître.

Ce dernier s'était reculé, surpris, en les voyant paraître.

C'est vrai, il ne pensait plus à ces deux drôles que le hasard lui a donnés pour compagnons; mais leur présence lui rappelle qu'ils ont été la cause principale de tout ce qui arrive, et cela le plonge aussitôt dans une fureur effroyable.

Il se met à les invectiver, à les menacer, les provoquant même.

Mais ces derniers ne font pas un mouvement dans sa direction.

Patiemment, longuement, ils le laissent aller; puis lorsque, à bout de souffle, congestionné, et les poings encore tendus, il cesse de crier :

« Pardon, Master Corbin, prononce le plus grand des deux avec la plus exquise politesse, et en se découvrant devant lui, auriez-vous l'obligeance extrême de nous dire où nous sommes ? »

Cette question, et en un pareil moment, produit sur le domestique du docteur un tel effet que, sur l'instant, il demeure bouche bée et dans l'impossibilité absolue de trouver une parole.

Les deux hommes se regardent alors, et celui qui avait parlé, s'avancant d'un pas, reprend, toujours aussi correct :

« C'est vrai, vous ne nous connaissez pas, Master, et j'oubliais de nous présenter. »

Il dit, désigne son compagnon, puis :

« Le capitaine Harry Genfoc, de Philadelphie, fait-il, et votre serviteur, Cyrus Count, ingénieur, de Pittsburg. »

CHAPITRE VIII

A TROIS DE JEU

Cyrus Count et Harry Genfoc.

La stupéfaction et l'ahurissement de Nicolas Corbin sont indescriptibles.

Certes, s'il s'attendait à quelque chose de la part des deux compagnons que lui a fournis le hasard, ce n'était pas à semblable question non plus qu'à cette singulière présentation.

Tout d'abord il ne répond pas. Mais voilà que, soudain, le souvenir lui revient.

Ces deux noms qui viennent d'être prononcés devant lui, il se rappelle les avoir entendus déjà.

Où?... Il ne sait plus... Il cherche, mais pas longtemps.

Ce sont les noms de deux visiteurs qu'il introduisit, il y a environ dix jours, près du docteur, aux heures fixées par les visites.

C'est lui-même qui a passé leurs cartes. Oui, oui, il se souvient très bien, à présent.

Sans hésiter, au risque de recevoir un mauvais coup, si sa mémoire le trompe, il s'avance hardiment vers les deux hommes.

La lune, à ce moment, brille dans son plein.

Ils sont tous les trois en pleine lumière et peuvent, en conséquence, se dévisager tout à l'aise. Pour sa part, Nicolas Corbin ne s'en fait pas faute.

Il a en face de lui deux individus solides, aux traits nullement désagréables et d'allure peu inquiétante.

L'un, le plus grand, Master Cyrus Count, a le front bandé d'un mouchoir qui porte des traces de sang, et pour cause. C'est lui qui, le premier, a été envoyé au milieu de la chambre, à son apparition en haut de l'échelle.

Le second, légèrement plus petit, et surtout très mince, boîte quelque peu ; c'est le capitaine Harry Genfoc.

Rapidement, le Français les examine, puis, certain ou presque de n'avoir pas affaire à des coquins, il se décide à les renseigner.

« Où vous êtes, messieurs, dit-il, mais avec moi, parbleu, et je dois déclarer

Ils inspectent tous les objets.

Ils s'approchent de la balustrade.

que nous nous trouvons tous les trois dans une drôle de situation. Quant à vous préciser l'endroit où nous sommes actuellement, j'avoue sur ce sujet n'en savoir pas plus que vous, n'ayant encore eu ni le temps ni le loisir de relever notre point. Pour le reste, un coup d'œil par-dessus cette balustrade vous en apprendra tout autant que j'en sais moi-même... Allons, approchez, messieurs, approchez, et... regardez. C'est assez pittoresque, et la vue n'en coûte rien. »

Cela est dit de verve, avec un accent faubourien et gamin sous lequel perce cependant comme un peu de dépit ou de colère.

D'un même mouvement, le capitaine et l'ingénieur obéissent à l'invitation de Nicolas Corbin.

Ainsi que ce dernier l'a fait quelques minutes plus tôt, ils s'approchent de la balustrade, se penchent, regardent et, brusquement, se rejettent en arrière avec un cri de stupeur.

L'ingénieur a pâli, alors que son compagnon sent le sang lui refluer au visage.

Un moment, les deux mains dans ses poches et le sourire légèrement gouailleur, le domestique du docteur Wigson s'amuse de leur étonnement.

Puis, presque aussitôt :

« Bon, vous voilà renseignés, messieurs, s'écrie-t-il. Reste à savoir comment nous allons sortir de là. C'est à discuter, et nous sommes pour cela à trois de jeu : un capitaine, un ingénieur et un Parigot pas plus bête qu'un autre. C'est bien le diable si, ainsi réunis, nous ne trouvons pas quelque chose. Vous n'avez pas, je pense, l'intention de vous faire véhiculer de la sorte, à travers l'espace, jusqu'au jugement dernier. Alors, quoi ? Que faire ?

— Retourner, déclara Cyrus Count.

— Descendre, prononça Harry Genfoc.

— Et surtout, fait Nicolas Corbin, ne pas se casser le cou. Bon, voilà déjà deux propositions. Par malheur, la première est impraticable. Nous ne pouvons pas retourner, parce que nous ne pouvons pas gouverner. Ce navire n'a pas ou n'a plus de gouvernail. Reste la descente, et c'est, si vous le voulez bien, ce dont nous allons nous occuper, et sans plus tarder. Mais, pour cela, je crois que nous serons mieux en bas. Je ne vois en effet, sur ce pont, rien qui puisse nous aider à cette manœuvre.

— Descendons donc, » font ensemble les deux Américains.
Et ils prennent les devants.

Inventaire.

A peine dans la chambre de l'avion, tous les trois jettent autour d'eux un regard rapide.

Le moteur va toujours de son allure régulière.

Un à un, ils inspectent tous les objets qui se trouvent dans la cabine.

Il y a là bon nombre d'appareils indispensables à tout navigateur aérien.

Parmi ces instruments, l'ingénieur Count remarque une aiguille aimantée destinée à indiquer la force magnétique dans les hautes régions, une boussole d'inclinaison et une de déclinaison, des baromètres, des thermomètres, un hygromètre.

Le baromètre, consulté par lui, indique quinze cents pieds d'altitude; il en fait part à ses compagnons et passe à d'autres recherches.

Trois leviers portent des indications spéciales en lettres rouges. Il les nomme rapidement et à haute voix :

*Anchor, capstan, ballast*¹.

Puis il passe.

Rien de tout cela ne peut servir pour le moment.

Deux autres leviers ne portent pas d'indication précise et sont simplement marqués, sur les poignées, d'un trait blanc. A quoi peuvent-ils servir?

En les manœuvrant, ne va-t-on pas produire une catastrophe?

N'importe, résolument l'ingénieur met la main sur le premier. Mais Nicolas Corbin l'arrête.

« Pardon, cher monsieur, fait-il, mais avant d'aller à l'aventure et de risquer le tout pour le tout, cherchons encore, voulez-vous?

— Soit, répondent les deux autres, cherchons. »

Et, à nouveau, chacun de son côté, ils se mettent à fureter.

Le Français, pour sa part, découvre, vers l'avant et tout près du moteur, une petite porte qu'il n'avait pas encore remarquée. Il l'ouvre sans difficulté et se trouve dans un étroit réduit qui devait être destiné, sans nul doute, à servir de timonerie, car

Le Français découvre une petite porte.

1. *Anchor*, ancre. — *Capstan*, cabestan. — *Ballast*, lest.

il s'y trouve installée une petite barre à main qui, d'ailleurs, est aussi inutile que celle se trouvant sur le pont.

Cette petite pièce est éclairée par deux larges hublots.

Dans la pensée du docteur Wigson, il est évident que l'homme chargé de diriger l'avion devait, par mauvais temps, se placer là. La barre du pont ne devait servir que par journée calme.

Tout décidément était fort bien compris à bord de cet engin merveilleux.

Et Nicolas Corbin, en le constatant, s'en désole de tout son cœur.

« Sûrement, gémit-il, le gouvernail a dû se démolir sur le toit de ces maudites maisons. S'il est permis aussi de construire des immeubles de vingt étages ! On ne voit jamais cela à Paris. »

Comme il pense de la sorte, la voix de l'ingénieur le tire de sa rêverie.

Cyrus Count, courbé sur le moteur, l'examine avec une attention soutenue et paraît en proie à une émotion assez forte.

Lorsqu'il voit près de lui le capitaine et le domestique du docteur, il se redresse alors et, désignant la machine :

« Un hasard, prononce-t-il, a mis ceci en route. L'un de nous, sans le vouloir, a dû toucher à la mise en train, mais du diable s'il m'est possible de dire comment nous l'arrêterons. Tenez, voyez vous-même et dites-moi quel agent de propulsion la fait mouvoir.

— Mais l'électricité, parbleu ! déclare Nicolas Corbin.

— La vapeur ? L'essence ? » questionne le capitaine.

Mais l'ingénieur secoue la tête de gauche à droite.

« Non, dit-il, ce qui fait mouvoir cette machine, ce n'est, écoutez-moi et croyez-moi, ni l'électricité, ni le charbon, ni l'essence, ni le gaz. Non, tout surprenant que cela puisse paraître, aucun de ces éléments différents n'est employé ici. Ce qui fait mouvoir ces bielles, ces pistons, ce qui donne enfin le mouvement à cet appareil qui nous emporte avec lui, c'est une découverte nouvelle que le docteur Wigson, par un moyen connu de lui seul, a su domestiquer ; c'est, en un mot, messieurs, ce que nous ne connaissons encore que fort succinctement sous le nom d'*air liquide* ! »

Et comme ses deux compagnons le regardent muets de surprise :

« Oui, achève-t-il, l'*air liquide*, cet élément nouveau encore, fort peu connu, et dont le maniement est à ce point dangereux qu'une imprudence peut en faire un agent de destruction formidable. »

Et, lentement :

« Nul de nous ne sait comment se manœuvrer ce moteur, fit-il. Il nous reste donc à discuter, messieurs, si nous devons essayer de descendre ou non ; mais je vous préviens à l'avance qu'en le tentant nous risquons de sauter. »

Cramponnés à la balustrade, ils se mettent à crier.

CHAPITRE IX

UNE NUIT DANS L'ESPACE

Attendons !

Cette déclaration est précise.

Nicolas Corbin regarde un instant l'ingénieur et comprend qu'il parle très sérieusement.

Sauter ! Diable ! Cela demande réflexion.

D'ailleurs ses deux compagnons ne paraissent pas plus pressés que lui de tenter l'expérience, et c'est avec un air tout particulier qu'ils contemplent tous les trois, et sans prononcer un mot, les leviers marqués d'un trait blanc.

En fait, Cyrus Count a raison, l'*air liquide*, découverte remarquable, peut, en certaines circonstances, devenir excessivement dangereux et laisser bien loin derrière lui la dynamite et les explosifs les plus violents en tant qu'agent destructeur.

Certes, l'ingénieur n'ignore pas que certaines industries l'ont en quelque sorte domestiqué, mais il ignore totalement dans quelles conditions le docteur Abraham Wigson l'a amené à faire mouvoir son moteur.

Sous peine de produire une catastrophe, il leur faut donc attendre que la machine s'arrête d'elle-même.

Mais cet arrêt ne sera-t-il pas pour eux le signal d'un désastre ?

Le moteur s'immobilisant, les ailes et l'hélice de l'avion cesseront de se mouvoir, et alors l'appareil, n'étant plus soutenu dans l'air comme un ballon gonflé de gaz, ce sera la chute, la chute inévitable et terrible.

Dans de telles conditions, ne vaudrait-il pas mieux, pour les trois hommes, tenter la descente tout de suite ?

Oui, mais l'explosion ?

Tandis qu'en attendant... sait-on jamais ?

D'ailleurs, au moment où la machine s'arrêtera, il leur restera toujours la ressource de faire manœuvrer les leviers au hasard, puisque tout danger de sauter aura disparu, et peut-être découvriront-ils quelque chose qui pourra enrayer la descente. Cette manœuvre a dû être prévue par le docteur Wigson dans le cas d'un accident de machine.

Oui, toutes réflexions faites, ils décident d'attendre, s'en remettant au hasard du soin de les tirer d'affaire, le moment venu.

On s'explique.

Les choses ainsi convenues, Cyrus Count et le capitaine Harry Genfoc semblent plus tranquilles ; mais Nicolas Corbin, tout en partageant leur opinion, n'en est pas moins furieux au fond.

En somme, où cela va-t-il les conduire? Ce moteur peut fonctionner des heures, qui sait? des jours peut-être. Alors?

« Et dire, gronde-t-il en se croisant les bras sur la poitrine et en regardant les deux Américains, qui, très calmes, à présent, se sont installés commodément dans des fauteuils d'osier et se mettent flegmatiquement en devoir de rouler des cigarettes, dire que tout ce qui nous arrive là, c'est à vous que nous le devons!

— A nous? fait Count étonné.

— Parbleu! Vous n'allez pas jouer la surprise, à présent que le coup est fait. Vous vous êtes introduits, par la fenêtre du salon, chez le docteur, mon maître. Vous savez bien que je vous ai surpris et même... »

Mais Harry Genfoc l'arrête du geste, et d'un ton froid, posé :

« Pardon, Master Corbin, dit-il, mais vous divaguez.

— Certes, affirme Cyrus Count.

— Évidemment, continue lentement le capitaine, nous ne pouvons nier notre venue insolite chez le docteur Abraham Wigson, mais ce que nous nions, c'est d'y être entrés par une fenêtre. Mon honorable ami et moi nous vous en donnons notre parole d'honneur. »

Ahuri, Nicolas Corbin les regarde l'un après l'autre, puis :

« Mais cependant,... dit-il.

— Cependant nous étions bien chez le docteur, répond Cyrus Count; oui, c'est l'évidence même, et la preuve c'est que nous sommes ici. Mais nous ne nous y trouvions qu'après avoir franchi le mur qui s'étend sur la droite du jardin de sir Wigson, et attirés par des détonations successives éclatant dans la nuit.

— Alors, fait Nicolas, ce n'est pas vous qui tiriez sur moi?

— Nous? Jamais, affirme Cyrus Count.

— Au bruit de coups de feu, continue le capitaine, nous avons eu, tout de suite, la pensée d'une attaque nocturne, et comme, à ce moment, sir Count et moi prenions le frais dans ma propriété qui borde celle de votre maître, nous n'avons pas hésité et avons franchi le mur séparant les deux jardins. »

« Dire que c'est à vous que nous le devons. »

Stupéfait, le Parisien murmura :

« Mais alors, pourquoi vous êtes-vous dirigés vers l'endroit précis où se trouvait ce navire aérien ? Pourquoi vous êtes-vous hissés jusqu'à la cabine, au lieu de gagner le pavillon ? »

Count n'hésita pas.

« Parce que, cher monsieur Corbin, déclare-t-il, nous pensions que là était le laboratoire du docteur Abraham Wigson, du docteur que, depuis un mois, de la propriété voisine et qu'il croyait déserte, nous surveillions attentivement et que nous devinions fort occupé à quelque découverte remarquable.

— Comment ! vous saviez ?

— Presque tout, affirme le capitaine. Un homme de la valeur du docteur Wigson ne disparaît pas de la scène du monde sans que cette disparition brusque n'intrigue ses contemporains. Ce fut ce qui se produisit pour nous. De là à nous lancer sur la trace de ce cher savant, il n'y eut qu'un pas. Une propriété était libre à côté de celle où nous découvrîmes qu'il s'était installé, nous n'en demandâmes pas davantage, et, laissant croire au savant qu'elle demeurait inhabitée, nous vîmes y loger, mon ami Cyrus et moi.

— Mais c'est de l'espionnage, cela ? s'écrie Nicolas Corbin.

— De l'espionnage utile, cher monsieur, rectifie le capitaine Genfoc, car nous savions que le docteur, très riche naguère, avait perdu une grande partie de sa fortune dans des affaires malheureuses, et nous craignions qu'il ne pût mener à bien son invention. C'est même pour cette raison que nous nous présentâmes chez lui, il y a quelques jours, dans l'intention de sonder le terrain et de mettre notre argent à sa disposition. La façon un peu brutale avec laquelle nous reçut cet excellent homme ne nous permit pas de lui faire nos offres de service, et nous dûmes remettre cela à plus tard.

— A vrai dire, remarque Cyrus Count, nous ne savions pas au juste à quelle découverte merveilleuse le docteur donnait tout son temps. Nous savions seulement qu'il s'enfermait souvent dans cette cabane, en laquelle nous nous trouvons présentement, et y demeurait des heures entières. Nous pensions que là était son cabinet d'étude, que là était peut-être son invention. Dès lors, en entendant des coups de feu, et dans la crainte que cette attaque nocturne ne fût faite dans le but de voler à sir Wigson son bien et son secret, que d'autres que nous avaient pu découvrir, notre premier soin fut, dès que nous nous trouvâmes dans le jardin du docteur, de nous précipiter vers son laboratoire, afin de lui porter secours. Nous ne savions pas alors, Master Corbin, que le docteur n'y était pas, mais que vous vous y trouviez déjà.

— Et, achève le capitaine en souriant et en désignant tour à tour le front de son compagnon et le creux de son estomac, de quelle façon vous deviez nous y recevoir. »

Le Parisien sourit. La bonne humeur évidente avec laquelle les deux Américains parlaient des coups qu'il leur a octroyés, le charme. Pourtant :

« Parfait, tout cela, fait-il. Je vois que j'ai fait erreur sur les personnes, et

croyez bien que je m'en excuse de grand cœur; mais les cambrioleurs qui ont pénétré par la fenêtre du salon n'en existaient pas moins, et le docteur, mon maître...

— A dû les recevoir à coups de revolver, dit Cyrus Count.

— Comment! c'est lui...?

— Qui les accueillait de la sorte, alors qu'ils se précipitaient sans nul doute sur vos pas, je le pense. Les cambrioleurs ne se seraient pas amusés à faire feu sur vous, au risque de donner l'éveil. »

Nicolas Corbin pousse alors un soupir.

« C'est vrai, dit-il. Ah! tant mieux. Si c'est ainsi, et cela doit être, en effet, me voilà plus rassuré sur le compte de mon maître, et si seulement je pouvais lui ramener... »

Les deux autres le comprennent.

« Comptez sur nous pour cela, font-ils ensemble. Le moment venu, nous ferons l'impossible pour sauver l'appareil en même temps que notre vie. »

Et, dans une vigoureuse poignée de main, tous les trois affirment cette décision.

Puis, le capitaine conseille de prendre quelques moments de repos, dans l'attente de l'imprévu. Il faut que, le moment critique venu, ils soient tous les trois solides et dispos.

Cyrus Count s'offre à veiller les deux premières heures, car il importe, en effet, de ne pas quitter de l'œil le moteur, en cas d'arrêt brusque. A tour de rôle, le capitaine et Corbin viendront le remplacer.

Des couvertures sont empilées dans un coin de la cabine; le domestique du docteur et Harry Genfoc s'en emparent, puis, de compagnie, laissant l'ingénieur seul dans la cabine, ils montent s'installer sur le pont, où Nicolas Corbin prend soin d'établir la tente pour préserver leurs yeux des rayons de la lune.

Quelques minutes plus tard, la fatigue et les émotions aidant, ils s'endorment d'un sommeil profond chez le capitaine, mais quelque peu agité chez le Français, qui ne cesse, même en songe, de penser à son maître.

Nicolas Corbin prend soin d'établir la tente.

CHAPITRE X

A TRAVERS L'ESPACE

Inquiétantes constatations.

Le reste de la nuit se passe sans incident et ainsi qu'il a été convenu.

Le moteur mystérieux du docteur Wigson continue à marcher aussi régulièrement. Les grandes ailes sombres frappent l'air à coups larges et majestueux. A l'arrière, l'hélice souffle en un ronronnement perpétuel.

Le jour est venu, mais au-dessous de leur navire aérien les voyageurs ne distinguent rien qu'une mer de nuages.

La hauteur se maintient entre quinze à seize cents pieds, et la direction suivie est toujours, assure Cyrus Count, est-nord-est.

Quant à la vitesse, il lui est assez difficile de l'estimer, même d'une façon approximative, l'avion, en plus de sa machine, devant être poussé par un courant aérien dont l'ingénieur ignore la force et la rapidité.

Il y a bien, dans la cabine, un anémographe destiné à marquer la direction des vents et leur vitesse, mais il a dû recevoir quelque choc au départ, et maintenant il ne fonctionne plus, ce qui est excessivement fâcheux.

En mettant la marche à quinze ou seize milles¹ à l'heure, Cyrus Count ne croit pas se tromper de beaucoup.

En se fondant sur ce chiffre et en calculant d'après l'heure du départ, qu'il fixe à dix heures du soir, Nicolas Corbin constate alors, puisque sa montre porte en ce moment six heures du matin, que le chemin parcouru doit être déjà de cent vingt-cinq à cent vingt-huit milles, soit près de deux cent trente-sept à deux cent trente-huit kilomètres.

Partis de Chicago et se dirigeant toujours vers l'est-nord-est, le capitaine croit pouvoir affirmer qu'ils doivent se trouver actuellement dans les environs du lac Érié et qu'ils passeront peut-être avant longtemps au-dessus du Niagara.

A cet instant, Nicolas Corbin s'étire et dit, presque machinalement :

« Sapristi, que j'ai faim ! »

C'est en effet une chose à laquelle ils n'ont pas encore songé ; pourtant elle a son importance.

La phrase prononcée par le domestique du docteur fait brusquement passer sur leurs traits comme une inquiétude rapide.

Ils se regardent tous les trois, et Nicolas Corbin, résumant la pensée générale, murmure :

« Il faut voir. »

1. Le mille marin est de 1.852 mètres.

Ils sont en ce moment sur la plate-forme et s'empressent de regagner la cabine.

Tout ce qui s'y trouve est soulevé, inspecté, manié avec soin, mais inutilement, il faut bien le constater, et avec quel effroi !

Ainsi, non seulement l'appareil du docteur ne devait pas être muni de son gouvernail au moment du départ, mais encore ni eau ni vivres n'ont été portés à bord.

Cette découverte complique étrangement la situation des trois voyageurs involontaires. Si la marche en avant se continue quelques jours encore, si le moteur ne stoppe pas de lui-même avant vingt-quatre heures, que vont-ils devenir ?

Cette question se présente à leur esprit, inquiétante et troublante.

Le premier instant de stupeur passé, sans même se donner le mot, ils se remettent à fouiller partout avec énergie, avec rage.

Nicolas Corbin soulève les nattes qui recouvrent le plancher de la cabine, dans l'espérance de trouver quelque trappe indiquant l'entrée d'un petit magasin à provisions ; mais il ne découvre absolument rien.

Sur le pont, mêmes recherches inutiles.

Les parois de la cabine sont sondées, mais toujours en vain.

Au bout d'une heure, il leur faut enfin se rendre à l'effroyable évidence.

« N'importe ! s'écrie alors Nicolas Corbin, ne désespérons pas encore. Cette machine étrange ne fonctionnera pas éternellement. Ce fameux *air liquide*, qui l'alimente, ne durera pas tout le temps. Soyons forts. »

Il dit cela pour redonner du courage à ses compagnons, pour se remonter lui-même, mais au fond son inquiétude est terrible.

Cyrus Count et Harry Genfoc ne disent rien, mais n'en pensent certainement pas moins.

En se fouillant, le Parisien retrouve dans sa poche une demi-tablette de chocolat.

Voilà donc tout ce qu'ils ont pour se nourrir et patienter durant des heures ou des jours.

Divisé en trois, ce débris a d'ailleurs tôt fait de disparaître.

Si peu que cela soit, c'est suffisant pour que les tiraillements, faibles encore, de leurs estomacs puissent se calmer.

Vers midi, et pour tromper leur faim qui se fait à nouveau sentir, les deux Américains se mettent à griller cigarette sur cigarette.

Le Français, qui ne fume pas, serre simplement la boucle de sa ceinture.

Après la faim, la soif.

Mais au fur et à mesure que le soleil monte au zénith, la chaleur, qui jusque-là ne s'était pas trop fait sentir, devient de plus en plus forte.

Cela aggrave la situation, car à la faim va s'ajouter la soif, plus pénible et plus accablante.

Allongés sur les couvertures étendues sur le pont, à l'ombre de la tente

complètement établie, Cyrus Count et Nicolas Corbin tentent de dormir pour tromper leurs souffrances.

En bas, dans la cabine, où règne une chaleur lourde, en dépit des hublots grands ouverts, le capitaine Genfoc, affalé dans un fauteuil, somnole à demi, tout en surveillant le moteur.

L'appareil navigue toujours au-dessus des nuages.

Peut-être pleut-il sur les villes et sur le pays qu'ils ne peuvent voir.

Vers trois heures de la journée, Corbin, qui ne peut dormir, se lève pour aller relever le capitaine et prendre sa place.

L'excellent garçon sent que la fièvre le brûle, que ses lèvres se tuméfient, mais il n'en fait rien paraître et prend, sans un mot, son poste dans la cabine.

Sur le pont, où le rejoint Harry Genfoc, Cyrus Count, les yeux clos, ne fait pas un mouvement et ne paraît même pas remarquer la venue de son compagnon.

Le capitaine, lui, ne s'étend pas sur la couverture laissée libre par le Français.

Il va s'asseoir sur un pliant qu'il a monté de la cabine, contre la balustrade et tout à l'avant, comme pour chercher un peu de fraîcheur.

Mais l'air qui le frappe au visage est chaud, lourd, et ne soulage guère.

Et le soleil continue à les couvrir de ses rayons de feu.

Positivement une soif effroyable leur brûle la gorge, leur dessèche les lèvres.

Il leur semble que les heures ne passent jamais.

Sur le pont, les deux Américains ne font plus un mouvement.

Dans la chambre, Nicolas Corbin regarde se mouvoir les pistons du moteur, pendant qu'entre ses lèvres passent, indistincts, des grognements sourds.

A un moment, il sort sa montre et regarde l'heure.

« Trois heures vingt-cinq, » fait-il.

Dans une demi-heure environ, ce sera au tour de l'ingénieur de prendre sa faction.

Comme le temps est long à couler !

Il se rencogne dans son fauteuil et attend.

Il lui semble qu'il y a une éternité qu'il est là, dans ce four.

Il se lève, se met à marcher de long en large, et soudain, comme il passe près de l'ouverture conduisant au pont, il s'arrête.

Le Français serre simplement la boucle de sa ceinture.

C'est qu'un mot, mot étrange et magique en un pareil moment, vient d'arriver jusqu'à ses oreilles.

« De l'eau! »

Non, il a mal entendu sans doute.

Pourtant il ne reprend pas sa marche; le regard fixé vers le capot ouvert au-dessus de lui, il attend.

Il attend, et durant une minute qui lui paraît un siècle, il ne perçoit rien. A-t-il donc été le jouet d'une hallucination de l'ouïe? Non!

A nouveau la voix se fait entendre.

Il la reconnaît.

C'est celle du capitaine.

« De l'eau! crie-t-il. De l'eau! Cyrus! Master Corbin! Vite! vite! venez voir de l'eau! »

D'un bond, oubliant sa faction près du moteur en marche, le Français se hisse le long de l'échelle et s'élance sur le pont.

Penchés sur la balustrade, les deux Américains regardent au dehors.

Rapidement il les rejoint.

« De l'eau? Où cela, de l'eau? » gronde-t-il.

Alors, d'un geste circulaire, le capitaine montre l'étendue immense au-dessous d'eux.

« Là! » fait-il.

Et Nicolas Corbin, se penchant, constate avec une effroyable stupeur que les nuages se sont dissipés et que, sous leurs pieds et aussi loin que porte sa vue, s'étend, non plus la terre américaine, mais une étendue liquide incommensurable.

« La mer! clame-t-il. L'Océan!

— De l'eau! gronde alors le capitaine avec un mouvement de colère; nous en demandions; en voilà! »

Ils sont au-dessus de l'Océan.

CHAPITRE XI

HEURES TRAGIQUES

Au-dessus de l'Atlantique.

Avec quelle effroyable vitesse a donc marché l'aviateur du docteur Wigson, pour qu'ils se trouvent déjà au-dessus de l'Océan ?

Il y a à peine dix-huit heures qu'ils sont en route ; or, pour franchir les seize cents kilomètres qui séparent Chicago de New-York, les trains ne mettent pas moins de vingt heures, en allant à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Pour qu'ils soient au-dessus des flots en ce moment, il faut donc supposer qu'ils ont au moins marché à cent ou cent dix à l'heure, c'est-à-dire à une vitesse supérieure à celle des rapides.

D'ailleurs, quelle que soit la cause qui les a conduits jusque-là, ils n'ont pas de raison de s'en préoccuper outre mesure. Ce qui les intéresse et les trouble davantage, c'est le fait brutal qui se présente à eux et qui est effroyable.

Ils sont au-dessus de l'Océan, emportés ils ne savent où, et ils sont sans eau, ils sont sans vivres.

Etils ne savent et ne peuvent juger combien de temps va durer cette course.

Descendre en ce moment leur serait impossible, même s'ils le pouvaient.

Mieux, si la machine s'arrêtait en cet instant, ce serait la mort certaine dans les flots.

Il est vrai que si cette marche vers l'inconnu se poursuit deux jours encore, ils n'en succomberont pas moins dans les affres effroyables de la faim et de la soif, qui déjà leur torture la poitrine et leur dessèche les lèvres.

Un seul moyen de salut leur reste. C'est d'apercevoir un navire et, risquant le tout pour le tout, de se laisser descendre en arrêtant la machine.

Dans ces conditions, ils ont deux chances de se sauver contre quatre-vingt-dix-huit de périr, car, en admettant que l'explosion du moteur ne se produise pas, il est probable qu'ils n'échapperont pas à la chute qu'ils feront d'une hauteur de douze à quinze cents pieds.

N'importe, ils n'ont pas le choix. Mourir de faim et de soif ou mourir autrement, peu leur importe, mais ils ne peuvent rester dans cette alternative effrayante.

Armé d'une lorgnette marine qu'il a trouvée dans la cabine, Nicolas Corbin observe l'horizon.

Mais il ne voit rien. Pas une voile, pas une fumée en vue.

C'est égal, ils ne doivent pas désespérer. L'Atlantique est fréquenté de bien des navires. En dépit de la rapidité avec laquelle ils avancent, ils ne peuvent se trouver encore hors de la zone que parcourent de nombreux bâtiments.

Ils conviennent alors de surveiller à la fois la mer et la machine.

En attendant, ils n'ont toujours rien à se mettre sous la dent, et les souffrances se font plus fortes d'heure en heure.

Par bonheur, vers six heures du soir la chaleur diminue, l'air devient plus respirable, et, ô joie ! vers sept heures une petite pluie fine s'abat autour d'eux et dure quelques minutes.

Mais ces quelques minutes sont suffisantes pour leur permettre de recueillir, grâce à la toile de tente, la valeur de trois à quatre litres d'une eau un peu chaude, mais qui, cependant, leur fait le plus grand bien.

La nuit vient bientôt.

Mais, à leur grand désespoir, la lune, sur laquelle ils comptaient pour pouvoir observer l'Océan, demeure cachée derrière d'épais nuages noirs.

Le capitaine et l'ingénieur ne font pas un mouvement.

Au-dessous d'eux, c'est dans ces conditions l'obscurité absolue.

Ils s'en désolent, mais n'y peuvent rien.

Et toute la nuit cela dure ainsi, avec des éclaircies trop courtes pour pouvoir observer quelque chose.

Vers huit heures du matin, Nicolas Corbin, qui, le dernier, a pris la garde près du moteur, se réveille brusquement et constate qu'il s'est endormi et que son sommeil a duré près de deux heures. Une chance, vraiment, qu'il ne soit rien arrivé.

Péniblement, il se hisse sur le pont.

Étendus l'un près de l'autre, le capitaine et l'ingénieur, les yeux grands ouverts, le regardent et ne font pas un mouvement.

Nicolas Corbin comprend que tout doit commencer à leur être indifférent.

Cependant ils ont tort. S'ils restent ainsi, roulés dans les couvertures, qui surveillera la mer et la machine ?

Il n'a pourtant pas le courage de les blâmer et se dirige vers la balustrade, mais, une fois là, il se rend compte de l'inutilité d'une veille.

Une brume épaisse, comme un brouillard opaque, s'étend entre l'appareil

et les flots. Il n'y a rien à faire, rien à surveiller de ce côté. Nicolas Corbin remarque cependant que la température n'est plus la même que la veille.

Il fait presque froid à présent, et pour se préserver il doit, moins d'une heure après être monté sur le pont, redescendre dans la cabine, où, heureusement, il trouve encore une couverture.

Il remonte alors et vient s'allonger près de ses compagnons.

Pourtant, avant de s'étendre il leur rappelle que l'un d'eux doit descendre surveiller le moteur; mais ils ont, l'un et l'autre, un geste de renoncement.

Sans insister, le Parisien se couche alors et, comme eux, demeure là, les yeux ouverts.

De fait, que leur importe à présent que la machine s'arrête? Ils en seront toujours avertis assez tôt.

Le délire!

Et la journée s'écoule atrocement lente et pénible.

Vers cinq heures du soir, Nicolas Corbin, qui cherche à se lever, retombe comme pris de vertige. A côté de lui, le capitaine commence à parler seul, à mots hachés, brusques. Il dit des phrases incohérentes.

Vers huit heures, le Français entend l'ingénieur pousser des grognements sourds. Lui aussi, comme le capitaine, se met à délirer.

Et le domestique du docteur Wigson sent que la folie s'empare aussi, peu à peu, de son cerveau qui lui paraît vide, vide.

Autour d'eux, la nuit revient à nouveau.

A bout de forces, ils sont toujours étendus tous les trois et somnolent.

Combien de temps restent-ils ainsi? Ils ne pourraient le dire.

Mais, brusquement et d'un même mouvement, les voilà qui se dressent en poussant tous les trois une clameur effrayante.

Et un seul cri s'échappe de leurs lèvres :

« La machine! Le moteur ne fonctionne plus! »

Et c'est vrai. Le bruit produit par le ronronnement de l'hélice et le battement régulier des pistons vient de cesser.

Épouvantés, ils se regardent. Puis, tout aussitôt :

« Ah! clame Cyrus Count, nous tombons! nous tombons! »

Et il ne se trompe pas... L'appareil, qui jusque-là semblait planer, commence sa chute; les deux ailes qui formaient parachute viennent de se redresser verticalement et d'un seul coup.

CHAPITRE XII

LA FIN

Descente dans la brume.

C'est la chute !

Le moteur d'Abraham Wigson a fonctionné près de soixante heures sans interruption et vient de s'immobiliser brutalement, faute d'*air liquide*.

Durant ces soixante heures, les voyageurs ont dû parcourir plus de six mille sept cents kilomètres.

Où sont-ils maintenant ? Où vont-ils tomber ? Est-ce à la mer ? Est-ce sur la terre ?

Il se peut en effet que l'avion, jouet d'un courant capricieux, soit revenu au-dessus d'un continent.

La brume toujours dense qui s'étend sous leurs pieds ne leur permet pas de s'en assurer.

Et ils tombent.

Et, suivant les lois naturelles, la vitesse de leur chute va s'augmenter de seconde en seconde.

Que ce soit la terre ou les flots, le résultat sera presque le même. Ils seront broyés ou noyés. C'est la mort.

A moins que l'on ne puisse enrayer cette descente vertigineuse.

Cette pensée traverse le cerveau des trois hommes avec la rapidité de la foudre. D'un même mouvement, ils se ruent vers l'entrée du capot, sautent plutôt qu'ils ne se laissent glisser dans l'intérieur de la cabine.

D'un bond, ils sont sur les leviers, les saisissent, les font jouer, au hasard. Ils sentent que la chute continue et s'accentue encore.

Et soudain, Nicolas Corbin se souvient de la petite chambre de veille située à l'avant et dans laquelle est établie une petite roue à main qu'il a jugée, primitivement, comme devant appartenir au gouvernail.

Se précipiter dans ce réduit est pour lui l'affaire d'une seconde.

D'une main tremblante il saisit la poignée de la roue.

D'une main tremblante il saisit la poignée de la roue et la fait évoluer d'un mouvement violent de gauche à droite.

Il y a alors un déclanchement sec.

Deux secondes passent.

Ils ne vivent plus.

La chute ne cesse pas.

Ils tombent toujours.

Oui, ils continuent à descendre, mais cette descente, peu à peu, semble se ralentir, des oscillations violentes secouent l'appareil.

L'avion roule, tangué, tourne sur lui-même... mais la chute ne s'effectue plus qu'avec lenteur.

Qu'est-il arrivé?... Il faut savoir.

Nicolas Corbin met sa roue à bloc et, trop ému pour parler, fait signe à ses compagnons de le suivre sur le pont.

Il y arrivent à peine qu'un choc violent les renverse tous les trois.

Lorsqu'ils se relèvent, c'est pour constater que leur descente est terminée.

Sous la manœuvre exécutée par Nicolas Corbin, les ailes de l'avion, dressées verticalement, ont repris leur position horizontale et, immobilisées, ont formé

parachute, ralentissant peu à peu la vitesse de tombée.

Sauvés!

Aprésent, l'appareil flotte sur les flots, soulevé, comme un immense radeau, par des lames assez fortes.

Ils sont à la mer et ils vivent.

Ils vivent, et, à un quart de mille environ, une voile leur apparaît : un grand brick goélette, toute toile dehors, court dans leur direction.

Cramponnés à la balustrade de la plate-forme, ils se mettent alors à crier, à faire des signaux de détresse.

Pourvu qu'on les aperçoive ?

Un moment ils en doutent.

Le voilier opère en effet une large abattée sur tribord et semble vouloir prendre une autre direction.

Un instant la stupeur s'empare des trois malheureux, mais bien vite la joie renaît.

Ils sont sur le pont du bâtiment.

On les a vus; on vient vers eux.
Ils sont sauvés.

Vingt minutes plus tard, en effet, ils sont sur le pont du bâtiment, entourés de gens aux visages rudes, mais sympathiques, qui leur parlent dans une langue qu'ils ne connaissent pas.

Par bonheur, le commandant du bord sait un peu d'anglais.

Ils apprennent alors qu'ils viennent d'être recueillis par un baleinier danois qui se rend à Goothabt, sur la côte groenlandaise, où ils aborderont à la tombée du jour.

Ainsi, l'avion du docteur Wigson les a conduits un peu au-dessus du soixantième parallèle, à l'entrée du détroit de Davis et non loin de la côte ouest du Groenland.

Si le moteur avait fonctionné seulement quelques heures de plus, ils s'échouaient dans les glaces polaires, et, cette fois, c'était bien la fin de tout.

Heureusement, ils sont sauvés.

Et le secours qui leur est arrivé est survenu à temps.

En effet, à peine ont-ils quitté le pont du navire aérien que celui-ci s'incline lourdement sur la gauche et s'enfonce lentement sous les flots.

Par les hublots restés grands ouverts, les lames sont en effet entrées. De plus, sous le choc, les ailes se sont brisées. Les larmes aux yeux, Nicolas Corbin et les deux Américains ne peuvent que regarder disparaître dans les abîmes de la mer la merveilleuse découverte qui a failli causer leur perte, l'avion surprenant du docteur Abraham Wigson.

Ils ne peuvent que regarder disparaître dans la mer...

ÉPILOGUE

Trois mois plus tard, les trois hommes rentraient en Amérique, sans bruit, sans fracas.

Dans ce laps de temps, ils avaient appris quelle émotion avait causée le départ étrange de Nicolas Corbin, l'accusation terrible qui avait pesé sur lui, les recherches faites pour le retrouver, et enfin sa disculpation, grâce à une lettre que l'un des amis du docteur Wigson, alors en voyage, n'avait reçue qu'un mois après la mort de ce dernier.

Dans cette lettre, le savant déclarait que, voyant disparaître d'un coup le fruit d'un travail de dix années et ruiné par ce fait, il se pendait volontairement.

Il accusait en même temps de vol et de tentative de cambriolage son ancien serviteur Joë Kap et l'un de ses amis, tentative faite dans cette même nuit du 14 mai.

Quant à son domestique Nicolas Corbin, il priait Dieu que sa mort n'eût pas été trop lente et trop horrible.

Et c'était tout.

Avant de mourir, il avait pris soin de brûler tous les papiers et tous les plans qu'il possédait, ainsi qu'en faisait foi un monceau de cendres trouvé dans la cheminée de son laboratoire.

En mourant, il emportait donc avec lui, dans la tombe, le secret de sa découverte.

Pressentant les questions multiples, les interviews fous qui l'accableraient s'il dévoilait son retour, Nicolas Corbin, demeuré près du capitaine et de l'ingénieur, dont il est devenu l'ami, s'est bien gardé de se faire reconnaître.

Il s'est installé dans une propriété que Cyrus Count possède près de Pittsburg, et là, secondé, soutenu par les deux Américains, il s'est mis au travail avec l'intention de rendre un jour à l'humanité l'équivalent de l'appareil sorti du cerveau de son maître, de défunt Abraham Wigson, de Chicago.

FIN